

Notes de l'École de communauté avec Julián Carrón
Milan, 21 mars 2018

Texte de référence : L. Giussani, Pourquoi l'Église, pp. 230-241.

- *A new creation*
- *Le stoppie aride*

Gloire au Père

Veni Sancte Spiritus

Bonsoir à tout le monde ! Nous nous intéressons ce soir au deuxième aspect de la transmission du divin dans l'Église. Le premier aspect, comme nous l'avons vu, concernait « la vérité que l'Église nous communique avec une clarté et une sûreté définitives » (p. 230). Mais quelle serait l'utilité de communiquer cette vérité s'il n'y avait pas la possibilité de la vivre ? Ce serait encore plus compliqué. Il ne suffirait pas de savoir qu'il y a cette vérité, pour cette raison il faut ce que nous abordons ce soir, qui est le cœur du christianisme : « la transmission d'une réalité divine ». Le pape Benoît XVI l'a exprimé avec beaucoup d'éloquence quand il a dit que dans le christianisme les concepts sont devenus chair et sang : « [le] Christ [...] donne chair et sang aux concepts – un réalisme inouï » (*Deus caritas est*, n. 12). La vérité s'est faite chair, la transmission du divin est devenue chair, expérience. Par conséquent le cœur du christianisme n'est pas seulement un enseignement, des « affirmations verbales », mais la communication de la réalité divine. Ce n'est pas seulement une communication de vérité, dit don Giussani, mais une communication de la vérité divine elle-même, qui dans le cas contraire resterait quelque chose de distant. Si « on le savait » seulement, qu'est-ce qu'on pourrait faire ?

Parfois on ne se rend pas compte que le cœur du christianisme est cette transmission de la réalité divine qui touche l'être de l'homme et qui le change, qui ne reste pas externe, mais entre dans les entrailles de l'homme et qui le fait devenir plus lui-même : « Il reste homme tout en devenant quelque chose de plus » (p. 231). Ce soir nous essayons de découvrir cette « aube d'une humanité différente » (p. 234), pour nous aider à découvrir la vie comme cela. Cette aube se produit-elle vraiment ? Où l'avons-nous vue ou perçue ? Où a-t-on découvert cette dimension d'une humanité plus riche, ce divin qui pénètre dans les os et dans les plis de l'existence ? Souvent, nous sommes très préoccupés par le premier aspect – la communication de la vérité – et moins du second – la communication d'une réalité divine – c'est-à-dire cette humanité plus riche générée par le christianisme en tant que vie. Si on se rendait compte de cela, la question fondamentale serait que cela devienne quelque chose qu'on peut vivre. Giussani en était conscient, et il a dit : « Combien la force de l'annonce que nous sommes des êtres recréés s'est dilapidée dans notre conscience ! Combien s'est dilapidée la potentialité de cette nouvelle conscience de soi », de ce qui se trouve dans notre chair, dans nos entrailles, dans tout ce que nous voyons et touchons. Voilà pourquoi si souvent nous pensons que si nous ne disons pas certaines choses, notre contribution est nulle, comme si ce que nous sommes n'était pas suffisant puisque nous avons « dilapidé dans l'usage moraliste le concept de "grâce sanctifiante" » (p. 233), qui permet à la personne de devenir quelque chose de plus. Le travail de ce soir est de nous aider à découvrir dans l'expérience les signes de la transmission de la réalité divine.

À la page 233 de *Pourquoi l'Église* Giussani dit : « Celui qui vit le mystère de la communauté ecclésiale subit un changement de sa nature ».

Il « subit », il « subit » ! Il ne doit pas le créer, mais il le subit.

« Et nous ne sommes pas seulement appelés à annoncer cette régénération par les mots [...], nous sommes invités à participer à une expérience ».

« Nous ne sommes pas seulement appelés à annoncer cette régénération par les mots ». Il ne faut sauter aucun passage de ce qui est dit, pour ne pas arriver à penser que notre tâche est seulement d'annoncer par les mots. Au contraire, « nous sommes invité à participer à une expérience ».

Et à la page 234 il dit : « Chez le chrétien, la nouveauté est appelée à se révéler et, même doucement, à se manifester comme l'aube d'un jour nouveau. [...] En voyant les premières lueurs du jour, il se rendrait compte que ce qui arrive sous ses yeux est quelque chose de différent, que ce n'est plus l'obscurité ». En lisant ces pages et en parlant avec des amis, j'ai eu l'occasion de penser à ce qui s'est passé ces dernières semaines. Il y a un certain nombre de faits qui ont redressé mon « je » de manière forte et claire, et avec cela des questions que je ne me posais pas depuis un certain temps. Je raconte en particulier trois faits. Le premier : ma session d'examen s'est conclue avec un examen que j'ai préparé avec une amie. L'examen était divisé en deux parties, le matin avec une assistante, l'après-midi avec la professeure. À l'examen on était une dizaine de filles, dont une un peu bizarre. Elle se rapproche de moi et on commence à réviser un peu le matériel pour l'examen. On reste toute la matinée ensemble et je découvre beaucoup de choses à propos d'elle : elle n'a pas fini son bachelor parce qu'elle est incapable de s'asseoir sur la chaise des examens. On est interrogé ensemble dans la matinée et elle décide de rester avec moi après. L'après-midi, je la retrouve à côté de moi et de ma copine alors que les autres filles ne voulaient pas rester avec elle parce qu'elle communiquait son stress à tout le monde. Pendant l'examen, elle panique et ne voudrait pas le faire, alors moi je demande à la prof si je peux répondre à ma question avant elle. Pendant que je réponds, elle se reprend et parvient finalement à obtenir une bonne note. Après l'examen, à six heures du soir, elle me regarde avec les yeux écarquillés et me dit : « Mais vraiment tu as préféré répondre à la question avant moi ?! ». Elle ne savait plus comment me remercier. Je lui propose de se revoir pour faire ensemble l'examen de latin. À la fin de cette journée, j'étais contente. En parlant avec des amis, j'ai reconnu une plénitude et une liberté d'élan qui m'avait conquise.

Vous n'avez pas parlé de choses « religieuses ». On dirait que tu n'as rien fait, mais tu as communiqué l'essentiel à cette fille !

Deuxième fait. Avec quelques amis, nous avons décidé de passer quelques jours à la mer. Le premier soir j'étais un peu inquiète ; je réfléchissais beaucoup et je me regardais avec une mesure réductrice. Mais ce sentiment-là s'est évanoui après à peine une heure. Au repas, on était tous très libres de parler les uns avec les autres et de raconter nos difficultés des derniers temps, de se poser des questions. Il y avait un véritable intérêt pour ce que nous étions en train de vivre. Les jours suivants ont été placés sous le signe de cette liberté, de l'émergence de chacun selon son propre caractère, sans scandale et sans gêne. C'était bien de rester ensemble parce que chacun était considéré exactement pour ce qu'il était. J'ai eu la perception que nous étions ensemble pour être surpris par les choses, pour être ensemble dans la réalité. Troisième fait : le week-end dernier, j'ai été à l'étranger avec des amis d'université pour voir des amies du CLU. On a passé beaucoup de moments intenses. J'ai mieux compris la valeur d'être immergée dans une compagnie qui nous permet un changement radical de notre nature, au point de pouvoir passer des jours de véritable amitié avec des personnes qui normalement ne partagent pas notre quotidien. En réfléchissant à ces événements, l'élément constant qui me frappe est la liberté dont j'ai fait expérience, signe d'un regard nouveau, d'une régénération vécue dans l'expérience avant même de pouvoir l'expliquer. Tout ça a été l'occasion de reconquérir la grâce de la rencontre qui a eu lieu il y a plusieurs années. Je suis pleine de gratitude pour ce qu'il y a autour de moi et pour ce que je vis. Après tout ça, plusieurs questions se sont faites jour : quelle est la nature de ce changement que de temps en temps je sens en moi, dans ma position par rapport à moi-même et aux choses ? Je vois que ce qui domine dans les journées, dans mes relations, parfois n'est pas cette vérité, cette simplicité, mais la fatigue, comme s'il y avait quelque chose de faux dans ma manière de vivre la réalité et d'être avec mes amis. Je

l'exprime avec l'image de la marée : lorsque la vague monte je monte aussi, mais s'il se passe quelque chose d'inattendu ou s'il ne se passe rien, je vis platement. À la diaconie du CLU, on a donné l'exemple d'écouter la version authentique d'une chanson ou de se contenter d'une reprise. Je ne dis pas que je ne suis pas étonnée de ce qui se passe, mais parfois cet étonnement se tarit et l'enthousiasme vécu avec mes amies à l'étranger, le regard de la fille bizarre pendant l'examen sont des occasions spéciales qui m'échappent, qui filent entre mes doigts quand je reviens à la vie quotidienne. Le rapport avec Celui qui me donne tout devient de plus en plus urgent et exige un véritable nom : les formes auxquelles j'étais habituée ne me satisfont plus totalement. J'ai besoin que mon cœur puisse se reposer et je veux demander toujours plus Celui qui peut le permettre. Comment puis-je approfondir la nouveauté dont parle Giussani dans le texte de l'École de communauté ? Comment puis-je défier toutes les petites choses de la vie que tu estimes décisives ?

Ce que tu as raconté est un très bel exemple de la méthode : d'abord il y a la surprise de ce qui se produit ; alors qu'une personne est dominée par la peur, tu réussis à l'accompagner sans rien dire, simplement en communiquant une nouveauté avec ta présence au point qu'elle ne se sépare plus de toi. Qu'est-ce qu'elle a trouvé en toi ? Ensuite il y a la surprise d'une liberté vécue dans tous les voyages que tu as faits, une manière d'être ensemble différente. D'abord il faut reconnaître ce qui est une surprise. Le fruit de l'événement chrétien dans notre vie est l'expérience d'une surprise. Tu n'as pas fait un entraînement particulier pour vivre ainsi à la mer, à l'étranger, avec l'amie croisée à l'examen. Tu as dit que tu as découvert en toi une liberté et un regard nouveau. Et d'où vient cela ? C'est la découverte que tu dois faire. Mais d'abord c'est une reconnaissance, c'est une constatation : quelqu'un qui vit la vie de l'Église ne la communique pas seulement par des mots, mais par quelque chose dont il fait expérience et qu'il découvre avec surprise. Mais après avoir vécu ces choses, souvent cette conscience nous glisse entre les doigts, puisque c'est un don ! Et alors tu commences à sentir en toi une urgence de comprendre jusqu'au fond, d'approfondir la nouveauté de ce qui t'est arrivé, de démasquer une manière équivoque de traiter les choses ou d'être avec les amis, lorsqu'on ne se rend pas compte de ce qui est à l'origine de cette nouveauté. Cela donc nous pose une question que nous devons affronter ensemble ce soir. Une amie écrit : « Si la grâce fait de nous des créatures nouvelles, nous recrée et change notre nature, pourquoi dans la vie quotidienne je me retrouve complètement "embourbé" dans les circonstances de la vie ? » C'est une question qui a été posée aussi dans la première intervention.

En participant à la vie communautaire de l'Église à travers les gestes que le mouvement m'a proposés, j'ai découvert que j'étais un homme nouveau, comme dit le passage d'École de communauté que nous sommes en train de lire, une nouveauté qui, face à la mort de mon père et aux difficultés au travail et dans les relations, m'a toujours fait regarder vers Jésus et m'a permis de lui dire très souvent oui, même dans les moments difficiles.

Vous comprenez ? Ce n'est pas seulement devant un beau coucher de soleil ou devant des moments particulièrement extatiques que cela se passe, mais aussi dans les moments difficiles, c'est justement là que la nouveauté apparaît.

À un moment donné, dans certaines circonstances de ma vie, j'ai voulu continuer simplement sur mes deux jambes d'homme nouveau, sans considérer dans la pratique que cette nouveauté m'a été donnée et que ce n'est pas moi qui l'ai créée. Je te demande : où s'arrête mon initiative et où commence la Sienne ? Quand je suis un homme nouveau, j'ai l'élan pour bien faire, bien choisir, bien construire, mais je retombe facilement dans l'erreur et je me retrouve à demander un retour à la réalité pour le bien que j'ai fait, même si théoriquement je sais que ce n'est pas moi tout seul qui le fais. Je sens toute la disproportion de ma prétention. Où se trouve le tournant entre Dieu et moi, qui me permet de cesser de prétendre et me fait devenir vraiment Son fils jusqu'au fond ?

Ce que tu as dit à la fin est le début de la réponse. Où se fait le tournant ? Quand commence-t-on à se rendre compte que cette nouveauté n'entre plus dans la vie ? Chacun l'exprime à sa façon. La première

intervention parlait d'une « équivoque », tu parles de « continuer à marcher sur tes deux jambes ». C'est là le problème parce que, comme tu le dis, tu oublies que cette nature nouvelle nous a été donnée. Et si tu coupes ton lien avec l'origine, avec la source qui te la donne, à un moment donné tu vérifies que tu n'arrives pas à tenir debout avec tes seules forces. Par conséquent tu te rends compte que la question c'est comment devenir toujours plus un fils pour ne pas se couper de cette origine. Et ici apparaît une question dont parle l'École de communauté, que l'on peut clarifier à partir de ce que tu viens de dire. Quelle est la cause de cette équivoque qui nous fait penser qu'on peut continuer tout seul sur ses deux jambes ?

En lisant l'École de communauté il y a un point que j'ai du mal à comprendre : la différence entre rapports individualistes et rapports personnels. Je perçois la réponse, mais seulement au niveau théorique, pas dans la chair. De plus, je vois ce grand risque chez moi que le rapport avec Jésus devienne un rapport intimiste, un refuge pour se protéger de la réalité, plutôt qu'une incitation à l'affronter. Je voulais te demander si tu pouvais me donner quelques exemples concrets.

La phrase à laquelle tu te réfères est la suivante : « La vie chrétienne ne peut jamais être conçue comme un rapport individualiste avec Jésus Christ, elle est en revanche un rapport profondément personnel avec lui » (p. 238). Est-ce que quelqu'un a découvert une réponse ? Où ?

Je raconte ce qui m'est arrivé après le Centre du CLU de la dernière semaine. C'était une période très difficile pour moi, j'étais pleine de doutes sur le christianisme et donc aussi sur le mouvement et sur mes amis ; mais ce matin-là en t'écoutant, toi et ceux qui sont intervenus, cela s'est reproduit de façon inattendue. Entre autres, je n'étais pas physiquement présente, mais je vous regardais en streaming. Au fur et à mesure que les gens intervenaient, je sentais pousser en moi le désir de pouvoir participer de manière totale, sans réserve, à ce qui était en train de se passer, et je sentais une unité rare en moi et avec ceux qui étaient autour de moi. Je parle d'unité rare parce que souvent je suis mal à l'aise avec les autres, un malaise qui me fait sentir une distance même avec mes amis ; pourtant à ce moment-là cette distance a été balayée et donc je me suis demandée : « Mais qu'est-ce qu'il y a ici ? Qu'est-ce qui s'est passé ce matin ? ». Le soir de ce même jour, des amis sont venus étudier dans mon appartement, dont quelques-uns que je ne voyais pas depuis longtemps, et au début j'avais peur qu'il y eût un peu de gêne ; mais ce qui s'était passé le matin était tellement important que j'avais besoin de le rechercher même avec eux, et donc j'ai parlé du Centre et j'ai parlé avec une liberté qui n'était pas la mienne, et j'ai étudié de manière plus intense. Cette unité profonde, je la désire pour ma vie. Ensuite, à cause de certaines difficultés dans mon appartement, ce désir est devenu de plus en plus urgent. J'en ai parlé avec un ami, et pendant que je lui disais tout ce qui n'allait pas, il m'a demandé : « Mais qu'est-ce que tu vis, toi ? », comme pour dire : « Qu'est-ce que tu recherches dans tes journées ? ». Il m'a donné une hypothèse différente, parce que j'avais déjà oublié que c'est seulement quand je Le recherche que je peux commencer à tout traiter de façon différente. Pendant ce mois, à travers beaucoup de faits, le désir qu'Il puisse envahir toute ma vie est redevenu très fort. Le fait de lire ces pages de l'École de communauté m'a beaucoup provoqué ; d'abord j'ai pu regarder de nouveau mes amis, mes colocataires et mes professeurs en tant que visages à travers lesquels peut passer la présence du Christ ; et cela m'a fait redécouvrir que mon rapport avec le Christ n'est pas individualiste, mais a lieu dans des gestes et des visages précis. Mais quand je lis que « l'Église [...] est le lieu où le Christ persiste de manière indéfectible dans le temps » (p. 236) et que « le sacrement est le divin qui se rend sensible dans le signe avec une présence qui dépasse toutes les limites de ce signe » ou que « la puissance salvatrice de Jésus Christ dans le monde, [...] sa capacité de changer le monde [...] coïncide avec la communauté chrétienne » (p. 241), je sens quand même cette distance, comme si une unité pareille n'était pas vraiment possible.

Comment as-tu décrit l'individualisme ? « C'était une période très difficile pour moi, j'étais pleine de doutes sur le christianisme et donc aussi sur le mouvement et sur mes amis » ; tu te considérais comme détachée. Puis tu as fait l'expérience de quelque chose de différent : en participant au Centre du CLU, « en t'écoutant, toi et ceux qui sont intervenus, cela s'est reproduit de façon inattendue ». Qu'est-ce qui s'est passé ? « Au fur et à mesure que les gens intervenaient, je sentais pousser en moi le désir de pouvoir participer », c'est-à-dire de te rattacher à ce qui était en train de se passer en eux, et « la distance a été balayée ». Là on voit comment on passe de l'individualisme à la personnalisation du rapport avec un autre. Donc par la suite tu t'es demandé : « Qu'est-ce qu'il y a ici ? Qu'est-ce qui s'est passé ? ». Parfois ce passage est tellement imperceptible qu'on ne s'en rend pas compte. Si tu n'avais pas participé à ce geste, tu serais encore à distance, détachée, c'est-à-dire isolée ; mais en participant à ce lieu où les choses étaient en train de se produire de manière si puissante qu'elles t'ont attirée, t'ont fait participer, t'ont poussée vers le lieu qui te régénère, tu as commencé à Le chercher. En toi surgit « un fort désir de Lui », c'est-à-dire de Celui pour lequel tu es faite, et tu commences à comprendre qu'est-ce que la personne : non pas un individu isolé, mais un rapport avec un Autre, avec Lui avec la majuscule. Et alors tu commences à regarder tes amis, les colocataires, les professeurs comme « des visages à travers lesquels peut passer la présence du Christ ». Tu peux ainsi commencer à te détacher d'un rapport individualiste et en faire une affaire personnelle, en découvrant que le rapport avec le Christ n'est pas individualiste et que l'Église est le lieu où le Christ continue d'être présent, jusqu'à comprendre que le sacrement est le geste où le divin se rend visible dans un signe. Ensuite on affrontera aussi le dernier point, concernant notre distance par rapport à cela, mais il faut commencer à voir maintenant comment le fait de l'Église, le fait de la communauté chrétienne nous arrache à l'individualisme en nous attirant dans un lieu dans lequel on a envie de participer. C'est ce que Jésus a fait en premier en attirant ses disciples dans un rapport avec Lui, qui a fait émerger la personne. Parce que sans Lui il n'y aurait pas des personnes, il n'y aurait que des individus isolés. Donc pour dépasser jusqu'au bout cette équivoque ou la tentative de marcher sur ses propres jambes, qu'est-ce qu'il faut ? Il faut comprendre la nature de ces rapports. Quelle est la différence entre un rapport individualiste et un rapport personnel ? C'est justement « l'attitude de l'individu qui se place face aux choses dans les limites de son "moi" isolé [comme tu faisais avant de participer au Centre du CLU : un "moi" isolé] et celle de l'individu qui, au contraire, perçoit qu'il est le sujet de relations universelles [impliqué dans une relation] parce que son essence [ton essence en tant que sujet] est relation avec l'Infini » (p. 238), qui est la vraie conception de ce qu'est la personne.

Les deux dernières semaines ont été un peu difficiles pour moi parce que c'était un de ces moments où tu as beaucoup de choses à faire, évidemment toutes au même moment, et tu ne peux jamais t'arrêter, tu passes ton temps à rattraper les choses. Je sortais le matin tôt et je rentrais tard le soir, après le travail, les études, les groupes de chants, les répétitions à la dernière minute pour les messes, les rendez-vous du collègue ; enfin, c'était la folie. J'avais commencé à entrer dans une espèce de mécanisme automatique ; surtout je me suis rendu compte, mais seulement après, que j'avais un peu perdu les raisons pour lesquelles il vaut la peine de faire les choses, de se donner comme ça. Et je m'en suis rendu compte parce qu'en l'espace de quelques jours il y a eu trois décès qui m'ont complètement bouleversé. D'abord une fille de l'université, l'amie d'un ami, qui est morte d'une tumeur ; puis une fille d'une autre faculté qui a été tuée par balle par son fiancé (semble-t-il par erreur) ; et enfin la mort d'un footballeur de l'équipe de Florence (dont j'ai été très touché parce que je suis aussi un grand fan de foot et un footballeur connu est la personne la plus contrôlée au monde du point de vue médical). Face à tout ça, je n'ai pas pu m'empêcher de me demander : « Mais alors pourquoi je fais toutes ces choses si de toute façon demain il se peut que je ne me réveille pas, si dans deux minutes je pourrais ne plus être là ? ». Je me suis rendu compte que je m'étais un peu habitué, dernièrement, à faire les choses parce que mes amis sont là et quand je suis avec eux j'ai l'impression d'aller bien. J'étais très blessé en découvrant que finalement ils ne me suffisent pas.

Attention ! On peut être impliqué dans beaucoup de relations, mais quand la vie commence à faire pression cela ne suffit pas. Et alors ? Qu'est-ce qui nous arrache à cette solitude dans la perception de nous-mêmes ?

C'est parce que je me suis rendu compte qu'ils ne me suffisaient pas que pour moi est devenu évident le fait que j'ai besoin de quelque chose de plus infini encore et, Dieu merci, je peux dire que je l'ai rencontrée, mais j'ai besoin de la revoir. Alors ces derniers jours c'était dramatique mais extrêmement libérateur de vivre chaque moment en ayant cette question : « Seigneur, fais que je puisse te reconnaître toujours plus dans tout ce que tu me donnes à faire, dans les rencontres et dans les situations ». Et c'est beau de se rendre compte que progressivement, je recommence à voir que le Seigneur me fait beaucoup de cadeaux dans la journée et que la seule chose dont j'ai vraiment besoin est de me rendre compte qu'Il est toujours là et qu'il m'aime d'un amour infini.

Ce qui t'arrache à l'individualisme, c'est de reconnaître ce fait à travers tout ce que le Mystère nous donne : le réel, les amis, la communauté chrétienne. Sans ce rapport, dont l'essence – comme le dit Giussani – est d'être relation avec l'Infini, on ne pourrait pas vaincre la solitude, et donc l'individualisme. Pour cette raison, tu commences à te rendre compte vraiment de ce qui est décisif et alors tu demandes : « Seigneur, fais que je puisse te reconnaître toujours plus dans tout ce que tu me donnes à faire, dans les rencontres et dans les situations », pour que je puisse vivre dans tout ce que je fais en rapport avec l'Infini qui vient à ma rencontre à travers et dans le signe. Ça c'est le « changement » qui peu à peu se produit dans la vie.

J'ai été particulièrement frappée par l'École de communauté de cette période. Je cite un passage : « Chez l'homme que Jésus Christ approche, qui désire et consent librement à ce rapport avec Lui – et par conséquent dans l'Église –, on observe une transformation de sa nature d'homme. Il s'agit d'une "exaltation" ontologique du moi » (p. 231). En lisant ce passage, je me suis demandée : qu'est-ce que cette « transformation » ? Comment est-ce qu'on la reconnaît ? En entendant le mot « transformation », c'est-à-dire changement, je pense tout de suite à une mesure. Je te donne un exemple. Je suis une personne qui est normalement en manque de confiance en soi et indécise, mais ces derniers mois cet aspect de ma personnalité ne se voyait pas beaucoup, et je pensais : enfin je suis en train de grandir, regarde comme j'ai changé, je suis beaucoup plus décidée ! Mais au contraire dernièrement j'ai l'impression d'être pire qu'avant. Mon copain et moi avons décidé de nous marier, et donc on a des décisions très importantes à prendre, et sur les questions concrètes, je change d'avis un million de fois. En lisant l'École de communauté je pensais : mais où est-il ce changement puisque je deviens pire au lieu d'améliorer ? Puis il s'est produit un fait. Un jour où mon fiancé était particulièrement énervé à cause de mes hésitations, en me quittant il m'a dit : « Quand est-ce qu'on se revoit ? ». Il avait envie de me revoir ! Comment est-ce possible ? Pour moi c'était une chose inexplicable, j'avais été insupportable même pour moi. En repensant à l'École de communauté, j'ai l'impression d'avoir aperçu quelque chose en plus : le changement que le Christ a fait entrer dans ma vie n'est pas une amélioration de ma personne, une perfection ou une autosuffisance ; quand je pense au changement de cette façon je suis mal et je suffoque, parce que je pense que tout dépend de moi. Au contraire, le changement que le Christ a apporté dans ma vie, c'est le fait même de Sa présence. Ce qui me change est la conscience que je suis aimée telle que je suis, une conscience qui souvent se perd, mais qui renaît dans les faits et dans l'expérience que je fais. La reconnaissance d'être aimée me change, parce que cela me remplit de stupeur pour le fait même que je suis, que toutes les choses sont là, et cela me rend curieuse et pas enfermée dans mes limites.

Voilà le changement. Si je commence à mesurer ce changement en essayant de voir ce que j'arrive à faire avec mes mains, j'étouffe parce que je reste à l'intérieur d'un horizon individualiste. Tout le monde peut faire cela, mais le signe que ce n'est pas là la nouveauté que le Christ introduit dans la vie, c'est que j'étouffe. Dès qu'on se déplace un peu de l'origine, on a le test, les témoins s'allument : nous étouffons.

Paradoxalement, cela nous fait comprendre encore plus la nouveauté que le Christ introduit. Qu'est-ce qu'Il introduit ? Un changement de la perception de moi-même, de mon autoconscience : « c'est la conscience que je suis aimée », que je suis en rapport avec un Autre ; c'est la conception de la personne qui change. Mais cela ne peut pas se produire – comme dit le texte que tu as lu – sans que l'on accepte librement le rapport avec Lui. Ce n'est pas mécanique : il faut consentir à cette reconnaissance. Le rapport que le Christ a établi avec toi par le Baptême, le fait que tu Lui appartiens, c'est le geste très puissant du Christ qui te dit : « Mon amie, je t'aime et tout ton mal, tous tes problèmes, ton caractère, tes difficultés ne peuvent pas réduire ce que tu es, ni le geste de la préférence que je manifeste pour toi dans le Baptême ». Le fait de comprendre cela, comme tu l'as dit, change la perception que tu as de toi-même : « Ce qui me change, c'est la conscience que je suis aimée ». Ce n'est pas encore la lumière de midi, mais c'est la nouveauté de la manifestation de l'aube d'une nouvelle journée. « La comparaison que j'aime utiliser est justement celle de l'aube » : ce n'est plus l'obscurité totale, mais quelque chose de différent qui commence à se manifester, quelque chose qui doit encore évoluer. On n'a pas encore rejoint le but ultime. Il ne s'agit pas d'arrêter la recherche ! Au contraire, c'est ce qui la met en mouvement. L'Église dans la société est justement un lieu, la communauté chrétienne, qui est « l'aube d'une humanité différente, d'une communauté humaine différente, c'est-à-dire nouvelle, plus vraie » (p. 234). Ce qui fait passer de l'aube à la lumière de midi est un cheminement personnel que chacun de nous doit accomplir.

Je lis à la page 231 de Pourquoi l'Église : « L'homme est le même, mais il est différent ». La nouvelle naissance dont Jésus parle à Nicodème est celle de la créature nouvelle. Depuis quelque temps je me retrouve différent: ce qui me scandalisait ou me bloquait, mes idées se sont brisées face à l'évidence d'un Tu, face à la présence présente, contemporaine, du Christ.

Voilà la nouveauté : toutes tes idées sont dépassées par cette Présence, par l'évidence d'un Tu, on entre dans un monde nouveau.

C'est une étape d'un travail. Je fais partie du mouvement depuis plus de vingt ans et souvent j'ai vu la communauté comme une mortification de ma personne, parce que souvent je ne comprenais pas les choses et j'avais du mal avec les autorités, avec les chefs, avec les prescriptions. Je sentais l'indication donnée comme une imposition, une règle, et j'étais convaincu qu'avec mes idées on aurait pu faire mieux. Je suivais, mais c'est comme si en suivant le mouvement j'étais de plus en plus sceptique parce qu'en fin de compte ma tentation était de ne pas accepter les défauts des autres. Les résultats étaient des discussions avec des amis de toujours du mouvement, puis un éloignement et une fermeture. Dans la durée, cette position n'est pas tenable, elle devient épuisante. Qu'est-ce qui m'a fait changer ? C'est le fait d'avoir touché le fond, ce qui a aussi coïncidé avec la mort inattendue de mon père. La première évidence a été que je commençais à me sentir mal à l'aise avec mes amis de toujours, ce qui était absurde parce qu'ils étaient mes amis les plus chers depuis longtemps, et cela signifiait qu'il y avait quelque chose en moi qui n'allais pas. Ensuite je n'étais plus intéressé par la proposition, je commençais à me plaindre de tout et je ne cherchais plus personne. Plus j'avais, plus j'allais mal, j'avais l'impression de suffoquer. Je n'acceptais pas les limites des autres et donc pas même mes propres limites. À ce moment il y a eu un tournant : quelle grâce le fait d'avoir lu ton interview, qui a scandalisé beaucoup de personnes, mais que j'ai toujours à mon chevet, de manière que je puisse toujours la lire. Le titre était « Les problèmes, ce ne sont pas les autres qui les créent ; les autres nous font prendre conscience des problèmes que nous avons » (Jot Down, 31 janvier 2017). Je me suis rendu compte que je suis aussi comme l'Innommé de Manzoni : je me suis abandonné et je me suis retrouvé à genoux face au Seigneur, Lui offrant mon rien ; et j'ai commencé une renaissance, à partir du premier chapitre du Sens religieux : « Beaucoup d'observations et peu de raisonnement [conduisent] à la vérité » (p. 19). J'ai repris sérieusement l'École de communauté et dans toute occasion j'ai fait des découvertes qui étaient des événements, des témoignages de la présence du Christ. Les amis de toujours maintenant le sont plus que jamais. Grâce à eux j'ai découvert que l'autorité est le facteur qui nous fait grandir, c'est ce qui nous

permet de nous exprimer davantage et non pas un obstacle. En d'autres mots, je suis libre. Maintenant, si la communauté fait quelque chose que je ne comprends pas, ce n'est plus un problème pour moi, c'est une provocation pour mieux comprendre le chemin qu'il faut faire ensemble. L'Événement qui a lieu est quelque chose de toujours nouveau, donc quelque chose qui m'enthousiasme et pas un obstacle à cause de son altérité, c'est la possibilité de mieux connaître le Mystère parmi nous. Qu'est-ce qui m'a changé ? C'est la fidélité à la compagnie du Christ. À la page 233, Giussani dit : « Celui qui vit le mystère de la communauté ecclésiale subit un changement de sa nature. On ne peut pas comprendre comment ces choses adviennent, comment ce changement se vérifie dans la personne, mais si l'un d'entre nous prend ce phénomène en considération, s'il le vit, s'il s'implique avec lui, alors il changera de manière vérifiable ». Je termine en citant une phrase que tu as dite lors d'une rencontre avec les responsables des chants : « Qu'est-ce qu'on peut faire pour que les autres soient enthousiasmés par l'expérience ? C'est ce qu'on appelle "témoignage". Il n'y a pas d'autre méthode ».

Parce que c'est à travers le témoignage qu'on montre ce qui nous est arrivé ! Les concepts sont devenus chair. C'est grâce à une expérience qui peut te faire passer – comme tu as eu la simplicité de nous le raconter – par toutes les aventures de la vie sans te scandaliser, que tu as compris. Giussani dit : « On ne peut pas comprendre comment ces choses adviennent, comment ce changement se vérifie dans la personne, mais si l'un d'entre nous prend ce phénomène au sérieux, s'il le vit, s'il s'implique avec lui, alors il changera de manière vérifiable » (p. 233) par lui-même et par les autres. Ce n'est pas un chemin individualiste, mais personnel, un chemin où quelqu'un peut même prendre ses distances et aller jusqu'à toucher le fond, comme le Fils prodigue, jusqu'au scepticisme. Mais ce n'est pas la même chose de renaître après avoir touché le fond. Le Mystère pourrait te laisser arriver jusqu'à ce point, puisque tu es têtu, mais c'est justement là que tu peux voir la victoire sur cette prise de distance d'avec l'origine, sur cette tentation de vouloir te débrouiller tout seul, sur cette équivoque. Là tu deviens témoin et tu n'as plus peur de rien même si tu as touché le fond. Tu as trouvé un fondement dans ta vie qui est infiniment plus puissant que toute autre chose. Comment l'Église nous éduque-t-elle à reconnaître la méthode de Dieu afin que nous ne restions pas dans les équivoques ou dans la tentative de se débrouiller tout seuls qui nous ferait tomber dans la tentation intimiste ? Dans un document que la Congrégation pour la Doctrine de la Foi a publié récemment pour expliquer ce que le pape François dit à propos du gnosticisme et du pélagianisme, on lit : « La vision individualiste et la vision purement intimiste du salut contredisent toutes deux l'économie sacramentelle par l'intermédiaire de laquelle Dieu a voulu sauver la personne humaine » (*Placuit Deo*, V, 13). Pour cette raison, les sacrements sont l'instrument à travers lequel nous sommes arrachés à cet individualisme et à cet intimisme. Souvent des gestes comme le Baptême ou la Confession ou la Confirmation ne nous parlent pas beaucoup, sauf quand on a vraiment besoin d'être pardonné, alors là il y a une urgence d'aller se confesser, ou quand on a vraiment besoin de quelque chose de nécessaire pour vivre, alors on va faire la communion comme un mendiant. Nous commençons ainsi à nous rendre compte du fait que l'Église répond à la distance qui s'établit entre nous et Lui en nous donnant les sacrements pour nous rattraper dans les circonstances où nous vivons. Toutes les circonstances deviennent pour nous des occasions pour découvrir cela.

Je voudrais te remercier parce que tu n'as jamais arrêté de nous inviter au travail sur les élections politiques italiennes du dernier 4 mars. Je dois dire que ton rappel continu s'est révélé un bien pour moi. Je dis d'abord que je n'y connais rien en politique.

C'était vraiment fait pour toi le rappel ! Pour ceux qui ne comprennent rien en politique.

J'ai toujours pensé que la politique n'avait rien à voir avec mon quotidien et que les politiciens suivent leurs intérêts propres, etc. Puis il s'est passé quelque chose : durant cette période, ma fille, qui a commencé depuis peu l'université dans une autre ville, est rentrée à la maison très déçue parce qu'elle s'est rendue compte qu'elle n'avait pas fait le bon choix universitaire. À partir de là progressivement une exigence a explosé en moi, une exigence que j'avais déjà, mais que j'ai toujours cherché à gérer et

à contrôler. L'exigence dont je parle est celle d'être unique, de vivre la vie en tant que personne unique, c'est-à-dire d'avoir une façon unique de regarder les choses, un critère qui puisse valoir pour tout. Comment faire pour soutenir la difficulté de ma fille ? Comment la regarder ? Ainsi j'ai partagé mon malaise avec certains amis et l'un d'entre eux m'a dit : « Il suffit de regarder ta fille en étant sûr qu'il y a un bien pour elle parce qu'il y a un bien pour toi ». Quand il y a eu la dernière École de communauté, je me suis sentie appelée et je me suis dit : « Mais si j'ai cette exigence d'unité de ma personne, comment pourrais-je ne pas affronter également la question politique ?

Vous voyez que nous sommes à la racine des choses ? Le rapport avec sa fille est le même que celui avec la politique, parce qu'autrement il n'y a pas d'unité en moi.

J'ai pensé que si je désire vivre ma vie dans l'unité, je ne peux rien exclure et donc même pas les élections. Je suis rentrée à la maison, et le lendemain je me suis mise à lire vraiment les documents qu'on nous avait donnés. Ce qui m'a touché, c'est que lorsque j'ai commencé à regarder les élections avec le même regard que je portais sur ma fille, j'ai découvert un monde. J'ai vu naître une véritable curiosité, jusqu'aux programmes politiques. C'est-à-dire que cette exigence d'unité m'a fait aller beaucoup plus loin que tous mes efforts, au point que face aux résultats des élections je me suis dit : « C'est la plainte et la méfiance qui ont gagné ou l'espérance peut-elle encore vaincre tout ça ? ». Et un ami m'a demandé : « Mais est-ce que nous avons cette espérance ? ». En essayant de lui répondre, certaines choses sont devenues plus claires. Première chose : l'importance pour moi du travail que tu nous as demandé de faire, qui m'a permis de ne pas étouffer le besoin que j'ai dans le cœur. Deuxième chose : j'ai un espoir, parce que je l'ai rencontré, il s'appelle Jésus-Christ et je l'ai rencontré dans le charisme du mouvement. Mais cela ne suffit pas parce que souvent la lamentation domine même en moi, et l'espoir que j'ai dans le Christ doit se révéler encore une fois en tant qu'expérience. Ainsi j'ai pensé à l'exemple du détenu, parce que, même si je n'avais pas rencontré le mouvement, j'aurais peut-être eu cette exigence de vivre dans l'unité, parce qu'elle est innée chez l'homme, mais je l'aurais regardée de façon différente. Tout est lié, parce que la position de la personne est unique : elle concerne le rapport avec ta fille et le rapport avec la politique, le rapport avec tout. Ainsi, en comprenant la vraie nature du défi, face aux résultats des élections tu as fait l'expérience de cette question qui est venue de tes entrailles – après avoir vu la victoire de la plainte ou de la méfiance, ou de la colère ou du désarroi – : est-ce que l'espérance peut encore gagner ? Comme vous le voyez, ce n'est pas simplement une question du camp qu'on doit choisir, on est déjà au-delà de ça. Il faut se demander s'il y a encore une espérance que l'on peut communiquer et qui peut nous aider à bien regarder les choses. Et cela nous fait comprendre quelle est notre mission. Qu'est-ce que nous faisons dans ce monde ? C'est une belle question que chacun doit se poser, aussi et surtout face aux résultats des élections.

La prochaine École de communauté aura lieu mercredi 23 mai, à 21 heures.

On continuera le travail sur le livre *Pourquoi l'Église*, pages 241 à 262, jusqu'à la publication du texte des Exercices de la Fraternité. Nous achèverons ainsi la partie sur les sacrements, en reprenant les points intitulés « Dans la libre participation de l'individu », « Réponse à une objection » et « Le sacrement en tant que prière ». Essayons de faire un travail sérieux pour nous introduire à vivre les sacrements de manière plus vraie. À l'intérieur de sa mission éducative, l'Église nous aide à comprendre la signification de ces gestes si simples mais si décisifs pour saisir toute la portée de ce que nous vivons, parce qu'autrement nous n'arrivons pas jusqu'au cœur du Mystère. À l'École de communauté du mois de mai nous reprendrons cette partie avec l'introduction aux Exercices de la Fraternité.

Exercices spirituels de la Fraternité. Je rappelle que le geste commence avec le repas du vendredi soir. Je vous prie de ne pas partir à la dernière minute, puisqu'il y aura beaucoup de trafic qui rendra plus difficile d'arriver à temps au repas et à l'introduction. Le geste des Exercices est fait aussi de silence, de chants, de prière et d'attention à l'autre. Donc soyons prêts à le vivre dans sa totalité pour que cela puisse changer notre vie.

La rencontre du pape avec les jeunes Italiens. Le 11 et 12 août, le Saint-Père rencontrera à Rome les jeunes Italiens en préparation du Synode des évêques qui se tiendra en octobre. Le mouvement adhère à l'invitation du Pape en proposant plusieurs formes de participation. La première, adressée aux jeunes qui font leur baccalauréat, est un vrai pèlerinage qui se déroulera à partir du mercredi 8 à Rome et dans les alentours, pour se terminer avec la participation à la veillée avec le Pape au Cirque Maxime le samedi 11 et à la Messe sur la place Saint-Pierre le dimanche 12. Tous les autres jeunes – étudiants des écoles supérieures, universitaires et jeunes travailleurs jusqu'à trente ans – sont invités à participer à la veillée du samedi et à la Messe du dimanche. Une autre modalité de participation à la rencontre avec le Pape sera l'adhésion aux pèlerinages proposés par l'Évêque de chaque diocèse.

La semaine prochaine commence la Semaine Sainte. Nous nous trouvons tous pleins de désir et prêts à s'engager avec notre vie, nos difficultés, nos questions, dans ce que l'Église nous propose dans la liturgie pascale, pour nous plonger dans le mystère de l'amour du Christ qui ne s'arrête devant rien, jusqu'au don total de Sa vie pour nous, afin de pouvoir Le voir ressuscité pour que notre vie soit pleine d'espérance.

Bonnes Pâques à tous !

Veni Sancte Spiritus